

mez peu la vie d'intérieur et cela vous semblera peut-être pénible...

—Je connais mes devoirs et je m'en acquitterai en bonne mère... répondit Valentine d'un ton glacial. Oui je m'en acquitterai, malgré mon éloignement pour cette vie d'intérieur que vous n'avez pas su me rendre douce...

L'orage pouvait naître sur ces derniers mots.

Ludovic ne le voulut pas.

—Continuez... murmura-t-il.

—Que comptez-vous faire de Marie, maintenant ? demanda Valentine.

—Ma chère amie, dit M. Bressolles en souriant, vous avez réclamé la parole tout à l'heure pour vous expliquer à ce sujet... Donc la priorité vous appartient... Je vous la laisse... Exprimez vos idées d'abord... j'exprimerai les miennes ensuite...

—Soit... Mes idées sont les plus simples du monde, et je serais surprise si vous ne les partagiez point... Marie a dix-huit ans... Elle est intelligente, instruite, bien douée sur tous les rapports. Cette charmante enfant doit devenir une femme accomplie... je pense qu'il faut la marier.

—Si jeune ! !

—Dix-huit ans, c'est l'âge habituel, et rarement les filles bien dotées se marient plus tard.

—Je n'ai pas du tout la prétention d'imposer à notre enfant un homme qui me semblerait indigne d'elle et qui ne lui plairait point... Je me réserve de guider son choix, mais je veux qu'elle choisisse elle-même... dit Ludovic.

—A ce sujet, je pense comme vous... répliqua Mme Bressolles.

—Eh bien ?

—Eh bien ! qui dit choix dit comparaison.

—Sans doute...

—Et, continua Valentine, vous ne supposez pas, j'imagine, que notre fille sera tentée de choisir parmi les deux douzaines d'amis, presque tous d'un âge plus que mûr, que vous recevez.

—A quoi voulez-vous en venir ?

—Il me semble que vous devriez le deviner...

—Songeriez-vous par hasard à me demander l'autorisation de conduire Marie dans le milieu où je vous laisse aller seule ? demanda M. Bressolles d'un ton sec.

—J'y songe d'autant moins que je tiens à ce que la présentation de Marie soit faite non par moi, mais par vous... C'est le rôle du père de présenter sa fille...

—Vous savez que je n'aime pas sortir...

—Je sais cela, mais je sais aussi ce que nous devons à notre enfant. Si instruite, si bien élevée que soit Marie, il lui manque l'habitude du monde dans lequel sa naissance, son éducation, sa fortune, l'appellent à vivre... Marie doit devenir une femme du monde... A nous de lui en fournir les moyens. Ai-je raison ?

—Oui et non... répondit Bressolles, avec une nuance d'hésitation, car en somme le raisonnement de Valentine ne manquait point de logique. Certes, vous avez raison à un point de vue qui n'est pas le mien. Vous seriez dans le vrai si j'ambitionnais pour Marie une très brillante union... un grand seigneur ou un homme célèbre ; mais j'ai été toute ma vie un bon bourgeois sans prétention, me contentant de travailler et d'administrer ma fortune... Je crois que votre fille sera parfaitement heureuse en restant une bonne bourgeoise. Or, les honnêtes gens que vous appelez si dédaigneusement mes deux douzaines d'amis ont des fils, et parmi ces jeunes gens nous avons toutes les chances possibles de rencontrer un excellent mari.

—Soit, mais encore faut-il que notre enfant les voie, ces jeunes gens... Nous ne pouvons la mener de porte en porte en disant : —Voilà ma fille que je veux marier. —Si elle vous plaît mettez-vous sur les rangs et faites votre demande.

Pour si exagérée qu'elle fût, l'image ne manquait point de justesse.

Ludovic Bressolles le sentit bien et se mordit les lèvres.

Que répondre de concluant ?

Il n'avait nullement prévu que l'adroite Valentine amènerait la conversation sur ce terrain.

—Comment s'y prendre ?... murmura-t-il, parlant à lui-même plutôt qu'à sa femme.

Celle-ci répondit vivement :

—Mettre de côté, pour l'amour de votre fille, vos manies casanières... c'est bien facile.

—Aller dans le monde ! ! s'écria M. Bressolles.

—Recevoir du monde, surtout.

—Ce serait bouleverser mon existence ! ! Y pensez-vous, ma chère ?

—Certes, j'y pense... Il s'agit de Marie... Et d'ailleurs vous n'êtes pas d'âge à vous isoler ainsi... Cuvez votre maison...

—Aux gens qui vous plaisent ?... à vos amis ?...

—Je ne vous parle pas de mes amis, je vous parle des vôtres... des gens de votre choix, et de leurs fils... Cela dérangera vos habitudes, je le sais bien, mais agir autrement serait de l'égoïsme... Pourriez-vous hésiter à faire un sacrifice dans l'intérêt de notre fille ?

—Il faudrait tout bouleverser dans l'hôtel... augmenter notre train de maison... nous mettre sur un pied d'étiquette auquel je n'entends rien...

—Je vous aiderai de mes conseils... L'hiver est à peine commencé... En huit ou dix jours je me charge de mener à bien les modifications nécessaires... Il vous restera plus de deux mois pour recevoir.

—Cela coûtera les yeux de la tête ! balbutia Ludovic, douloureusement.

Valentine haussa les épaules.

—Il serait honteux de faire intervenir ici la question d'argent !... répliqua-t-elle. Vous êtes riche et vous ne dépensez pas vos revenus !...

—Vous savez bien que si j'économise c'est afin d'augmenter la dot de notre fille.

—A quoi lui servira cette dot si vous ne faites rien pour la marier ?

On frappa doucement à la porte du cabinet, cette porte s'entr'ouvrit et Marie passa dans l'entre-bâillement sa jolie tête souriante et mutine.

—Les affaires sérieuses sont-elles terminées ? demanda-t-elle.

—Non, mignonne... répondit M. Bressolles.

—Alors, il faut retourner à la bibliothèque ?

—Entre, au contraire... Nous sommes divisés sur un point, ta mère et moi, et comme la chose te regarde c'est toi qui va nous mettre d'accord...

LIX

—Ah ! s'écria Marie en franchissant le seuil. Je ne demande pas mieux !... Si je pouvais vous mettre d'accord, quel bonheur !

—Tu le pourras du moins cette fois... interrompit l'ex-architecte... Il ne s'agit que de répondre d'une façon très franche à la question que je vais t'adresser.

—Une question ? répéta la jeune fille.

—Oui, celle-ci : Te plairait-il d'aller dans le monde et de nous voir donner ici des soirées, des bals ?

—S'il te plaisait de recevoir tu n'as pas besoin de mon avis pour cela... répondit Marie ; tout ce que tu ferais serait bien fait.

—Ceci est éluder la question et non la résoudre... Ne t'occupe pas de moi, mais de toi... reprit Ludovic Bressolles... Désirerais-tu que chaque semaine il y eût chez nous soit un concert, soit une sauterie au piano ? Te serait-il agréable de nous voir accepter des invitations ?

—Tu m'as demandé la franchise ? fit la jeune fille en souriant.

—Et je te la demande encore.

—Eh bien ! oui, tout cela me serait agréable... Je ne suis point du tout sauvage et j'aimerais le monde...

—Bref, la vie mouvementée et bruyante a de l'attrait pour toi ?

—Oui, papa.

—Et qui inviterions-nous ?

—Je n'en sais rien... Cela regarderait ma mère et toi...

—Quoi ! tu n'as pas un invité à me proposer ?...

—Si... dit vivement la jeune fille, j'en ai un... Le peintre qui va faire mon portrait... Le recevriez-vous ?

—Mais, certes ! répliqua Ludovic Bressolles. Il est charmant et il est célèbre, ce qui constitue un double titre à une invitation.

En parlant de Gabriel Servet, Marie avait un but, et marchait vers ce but avec ce que nous pourrions appeler la rouerie d'une ingénue.

Ce n'est point au maître qu'elle pensait, mais à l'élève qu'elle n'osait nommer.

Elle se souvenait d'Albert de Gibray, qui pour la première fois avait fait battre son cœur et vaguement elle espérait qu'à la suite de Gabriel il pourrait avoir son entrée dans la maison.

—Du reste, reprit Valentine, je dresserai une liste que je soumettrai à ton père et, maintenant qu'il devient raisonnable, je suis sûr que nous nous entendons très bien.

—J'en suis sûre aussi ! s'écria Marie, en battant des mains, et c'est vraiment une charmante idée que vous avez eue là tous les deux... Père, il faut que je t'embrasse...

Ludovic Bressolles reçut le baiser filial d'un air soucieux. Il songeait que Marie, prise pour arbitre entre lui et Valentine, et donnant raison à cette dernière, venait de bouleverser d'un mot sa vie qu'après tant de luttes il était parvenu à rendre si calme.

Sa fille ayant parlé, il ne lui restait qu'à se soumettre.

Il poussa un gros soupir et prit son parti.

—Eh bien ! dit-il d'un ton qu'il essayait de rendre gai, mais qui n'en restait pas moins un peu mélancolique, eh bien ! puisque l'idée est bonne, nous la réaliserons sans retard... Dès demain je ferai commencer ici quelques travaux indispensables au point de vue des réceptions futures.

—Il faudra mettre des lustres partout ! s'écria Valentine qui, voyant son procès gagné, rayonnait de joie.

—On mettra des lustres... murmura l'ex-architecte avec résignation, et j'irai me commander un habit neuf.

—Moi, je m'occuperai des toilettes de Marie... ajouta Mme Bressolles.

Le valet de chambre entra dans la pièce où le précédent entretien venait d'avoir lieu.

—Qu'y a-t-il ? lui demanda Ludovic.

—Monsieur, c'est une lettre adressée à monsieur par M. Gabriel Servet, de la rue Vavin... Cette lettre a été apportée par une jeune fille... La jeune fille est là ?... Elle désirerait beaucoup voir monsieur ainsi que mademoiselle.

—A-t-elle dit son nom ?

—Oui, monsieur... Elle s'appelle Simone.

—Simone !... répéta Marie. Papa, c'est notre protégée... Mère, c'est la jeune fille dont je t'ai parlé... cette pauvre enfant si douce, si travailleuse, si résignée, qui vient d'être très malade et que nous avons recommandée pour un emploi de lingère à Mme Dubief...

—Une ouvrière ! fit Valentine d'un ton dédaigneux. Vous vous êtes intéressés à elle... Elle vient quémander à domicile quelques secours. Je suppose que vous n'allez pas la recevoir ici !

—Nous la recevrons certainement, répliqua Ludovic, et je vous assure que, quoique d'humble condition, et travaillant pour vivre, c'est une charmante enfant qui ne serait déplacée nulle part.

Puis s'adressant au valet de chambre, il ajouta :

—Amenez cette jeune fille.

Le domestique sortit.

Ludovic tenait à la main la lettre apportée par Simone.

—Vois donc ce que t'écrit M. Servet, dit Marie il t'indique sans doute le jour où je pourrai poser.

L'ex-architecte déchira l'enveloppe.

—En effet... répliqua-t-il après avoir lu. A demain la première séance.

—Quel bonheur ! s'écria joyeusement Marie.

Notre franchise de narrateur nous oblige à convenir que la pensée de revoir Albert de Gibray dans l'atelier de la rue Vavin causait les neuf dixièmes de cette joie.